

LE VOYAGE EN URSS DE BRIGITTE REIMANN OU À LA RECHERCHE DE L'HOMME NOUVEAU

JACQUES BRETHOME

Brigitte Reimann est un écrivain dont la notoriété n'a guère dépassé les frontières de la RDA. Sa mort prématurée à l'âge de quarante ans l'a empêchée de donner la pleine mesure de son talent et elle a consacré les dix dernières années de sa vie à son dernier grand roman resté inachevé à sa mort, *Franziska Linkerhand*. Ce n'est que depuis peu qu'a été réédité en collection de poche l'ensemble de son œuvre ainsi que ses journaux intimes et sa correspondance. Parallèlement, à l'emplacement de la maison où elle vécut à la fin de sa vie à Neubrandenburg, au nord de Berlin, a été édifié un centre littéraire qui porte son nom et se consacre à son souvenir et à l'étude et la diffusion de son œuvre. Pourtant, au début des années 1960, Brigitte Reimann n'était pas une inconnue dans la vie littéraire est-allemande, elle faisait au contraire partie des auteurs promis à un avenir brillant. Parmi ses œuvres les plus connues, citons les récits *Die Frau am Pranger* et *Kinder von Hellas* en 1956, *Die Geschwister* en 1963. Ajoutons à cela des pièces radiophoniques et des scénarios de films pour la télévision. Elle reçut plusieurs prix littéraires, dont en 1965 le prestigieux prix Heinrich Mann de l'Académie allemande des Arts de Berlin-Est. La célébrité arriva en 1961 avec son roman *Ankunft im Alltag* qui traitait des problèmes d'insertion de jeunes gens dans la société de la RDA.

Mais l'engagement de Brigitte Reimann est aussi social et politique. Née en 1933, elle milita très tôt avec enthousiasme au sein de la « Jeunesse allemande libre » (FDJ). En 1956, elle devint membre de l'Union des écrivains de la RDA. En 1960, répondant aux injonc-

tions du SED lors de la fameuse conférence de Bitterfeld d'avril 1959, elle part s'installer dans la ville nouvelle de Hoyerswerda près du centre industriel de Schwarze Pumpe pour partager les conditions de travail et de vie des ouvriers. La vie qu'elle mène ces années-là est dure : dureté du travail physique, des conditions de vie matérielles dans une ville qui manque cruellement d'infrastructures indispensables, dureté enfin de la vie publique qui lui impose des réunions éprouvantes et interminables et réduit d'autant le temps consacré à l'écriture. Le gouffre entre les promesses du socialisme et la réalité est source de désillusions, pourtant B. Reimann s'engage avec une ardeur décuplée et une liberté de ton étonnante dans le combat politique : le 8 décembre 1962, elle publie dans *Neues Deutschland*, l'organe central du SED, une longue lettre dans laquelle elle dénonce les mauvaises conditions de vie à Hoyerswerda ¹. Une semaine plus tard, Walter Ulbricht, secrétaire général du parti et homme fort du régime, fait paraître une réponse sous le titre : « La leçon de Brigitte Reimann » (*Die Lektion der Brigitte Reimann*) dans laquelle il reprend à son compte les critiques formulées pour exiger l'accélération des réformes. Cette soudaine notoriété a pour conséquence qu'elle est invitée officiellement en janvier 1963 au sixième congrès du parti ² et prononce un discours le 4 février 1963 devant le très officiel « présidium du conseil national du Front national » de la RDA où elle se fait de nouveau le porte-parole des habitants de Hoyerswerda et de leurs difficultés.

Le 23 novembre 1963, elle confie à son journal ³ qu'elle vient de commencer un nouveau roman *Franziska Linkerhand*, histoire d'une jeune architecte récemment diplômée qui débarque dans une ville nouvelle pour y exercer son nouveau métier. Le roman se fonde pour une large part sur sa propre expérience, elle s'intéresse de très près aux questions d'architecture. La planification raisonnée et harmonieuse des villes, la beauté des constructions et la réalisation d'un environnement humain constituent pour elle un tout indissociable et sont la pierre angulaire du socialisme. Elle voit les villes nouvelles avec l'œil exercé de l'architecte et les erreurs et les fai-

-
1. Sur cette question, voir Anett Schweitzer, « Die Lektion der Brigitte Reimann », dans Margrit Birckel, Heide Hampel (hrsg.), *Als habe ich zwei Leben*, Federlese Literaturzentrum Neubrandenburg, 1998.
 2. Le 6^e congrès du SED se tint du 15 au 21 janvier 1963, sous le signe d'un relatif dégel, la délégation soviétique était conduite par N.S. Khrouchtchev.
 3. B. Reimann, *Die geliebte, die verfluchte Hoffnung, Tagebücher und Briefe*, Luchterhand, 1983, p. 192.

blesses sont pour elle des signes révélateurs des insuffisances du système. Ce regard sera aussi le sien lors de son voyage en Sibérie.

Tel est l'arrière-plan derrière lequel se déroula ce voyage, du 7 au 21 juillet 1964 ⁴. Résumons les faits : le rédacteur en chef de la revue étudiante *Forum*, Kurt Turba, avait été en été 1963 chargé par W. Ulbricht de former une « Commission pour la jeunesse » auprès du comité central du SED. En octobre Brigitte Reimann avait été sollicitée pour y collaborer. Les seize membres de la commission semblent avoir travaillé dans une atmosphère particulièrement ouverte et animée, puisqu'il s'agissait en gros de resserrer les liens entre l'État, le parti et la jeunesse, en particulier en proposant une attitude plus ouverte en matière de modes vestimentaires et de goûts musicaux ⁵, aussi de définir les nouvelles conditions d'insertion sociale et professionnelle des jeunes dans la société socialiste. Mais le porte-voix de la réforme était précisément la revue *Forum*, qui s'était acquis une renommée auprès d'un large public parce qu'elle faisait paraître sous forme d'extraits des œuvres de jeunes auteurs. Le fait que Kurt Turba fut à la fois rédacteur en chef et membre de la commission ne pouvait que décupler l'ardeur novatrice de la revue. Le 4 juillet 1964, Brigitte Reimann reçoit un appel téléphonique de Turba qui lui propose en toute hâte de participer au voyage en Sibérie d'une délégation de la FDJ invitée par le Komsomol de l'Union soviétique :

« Hier soir, coup de téléphone de Turba. Nous partons lundi midi pour la Sibérie. J'étais prise au dépourvu. Une demi-heure de réflexion – Mais il n'y a pas d'excuse qui vaille, j'écrirai après sur le voyage. Une délégation de la FDJ ("une moitié de crânes chauves", a dit T.), dirigée par Schumann ; itinéraire : Moscou-Novossibirsk, Irkoutsk, Bratsk, Moscou. Heureusement que Turba est du voyage, sinon je ne me serais pas laissé convaincre pour tout l'or du monde ; avec lui je me sens en de bonnes mains ⁶. »

Plusieurs raisons expliquent son état d'esprit : professionnelles, elle souffre cruellement du manque de temps pour se consacrer à son nouveau roman ; personnelles, elle a entamé une procédure de

4. Pour une analyse détaillée des circonstances du voyage et des aspects principaux de l'œuvre, voir Franziska Höpcke, « Brigitte Reimanns Tagebuch "Das grüne Licht der Steppen", Entstehung des Werkes und Betrachtungen zum Menschenbild », in *Wer schrieb Franziska Linkerhand ?*, Neubrandenburg, Federlese, 1998, p. 136-153.
5. Notons que cette « libéralisation » prit fin avec le 11^e plénum du Comité central du SED en décembre 1965 ; Kurt Turba fut destitué de ses fonctions en janvier 1966 et la commission, dirigée ensuite par Erich Honecker, enterra toute tendance réformatrice.
6. Note du journal intime. B. Reimann, *Alles schmeckt nach Abschied-Tagebücher 1964-70*, Aufbau-Verlag, Berlin, p. 50.

divorce de son deuxième mari et vit une relation intense avec un autre homme ; mais surtout politiques, car son enthousiasme est inversement proportionnel à l'antipathie qu'elle éprouve pour tous les dirigeants, cadres et permanents qu'elle côtoie à longueur de réunions et dont elle ne cesse de dénoncer le caractère borné, étroit et conservateur. Cette antipathie revêt aussi un aspect générationnel : les membres de toutes ces commissions, y compris la commission pour la jeunesse, sont pour la jeune femme qu'elle est, des « vieux » envers lesquels elle ne se sent aucune affinité ⁷. Au sein de la délégation, elle n'a que deux alliés, Kurt Turba, à qui elle sait gré de la protéger de l'hostilité à peine voilée de certains membres, et le photographe Thomas Billhardt, chargé de « couvrir » le voyage, ses photos constitueront l'autre partie du reportage. Lors du voyage, une crise éclate :

« Hier soir, après une journée exténuante, j'ai eu une crise épouvantable. Kurt [Turba ; J.B] m'a dit qu'il s'était disputé à mon sujet avec quelques délégués qui ne me trouvaient pas assez engagée ; j'étais – disaient-ils – trop réservée, je m'isolais, ne chantais pas les chants ouvriers et ne portais pas de toasts. Je n'ai de toute façon aucune confiance en moi-même, j'étais complètement anéantie, je commençai à pleurer et m'écroulai tout simplement ⁸. »

Quant à Billhardt, né en 1937, il est le cadet de Brigitte Reimann et son compagnon d'infortune, car en butte lui aussi aux critiques de certains délégués :

« Billi est aussi sensible que moi... C'est un brave garçon et un véritable artiste et je suis sans cesse touchée par son ravissement quand il observe quelque chose de beau[...] Hier nous nous avions fini par nous échapper du cinéma et étions aller faire des photos à Irkoutsk. Je crois qu'il voit beaucoup plus de choses que moi – ces petits riens dans lesquels s'exprime quelque chose de fort, de significatif ⁹... »

Pendant le voyage une véritable complicité s'instaure entre eux :

« Billi, équipé de tout un arsenal d'appareils photos, est déjà au travail. Ce n'est qu'hier soir, dans la salle de billard, que j'ai percé son truc avec le viseur à renvoi d'angle : il regarde dans une autre direction que son appareil, et celui qui vient d'être photographié, habitué à la correspondance brutale entre l'œil et la lentille, reste là ingénu, ne se doutant de rien ¹⁰. »

7. Voir en particulier la description humoristique de l'« imposante » délégation lors d'une partie de volley-ball sur une plage près d'Irkoutsk. B. Reimann, *Das grüne Licht der Steppen*, Berlin, Aufbau-Verlag, 2000, p. 138.

8. B. Reimann, *Das grüne Licht der Steppen...*, op. cit., p. 163.

9. B. Reimann, *Alles schmeckt nach Abschied*, op. cit., p. 66.

10. B. Reimann, *Das grüne Licht...*, op. cit., p. 16.

Le « truc » dont parle Brigitte Reimann n'a évidemment pas pour but de violer l'intimité des gens, mais au contraire de saisir leur authenticité profonde, leur vérité ; ce regard dérobé, qui à certains semble absent ou peu intéressé, est le secret commun partagé entre le photographe et l'écrivain, le principe esthétique qui préside à la conception et se trouve mis en pratique à chaque page du récit. Au cours du voyage, l'attention de Brigitte Reimann se déplace sans cesse entre les chiffres et discours officiels et les scènes observées furtivement par la fenêtre d'une voiture, entre les mots qui sortent des bouches et l'expression des visages et des yeux. Elle ne cherche ni à critiquer, ni à faire œuvre de propagande. Elle est tout acquise à l'expérience de la Sibérie mais elle ne partage pas non plus l'étroitesse d'esprit des membres de la délégation qui veut que la réalité des faits soit l'illustration ou la simple mise en pratique de principes théoriques formulés par les « responsables ». Avant tout écrivain, elle exprime sa subjectivité. Et c'est là l'intérêt de son témoignage.

Le voyage en Sibérie trouve sa traduction écrite dans le journal original manuscrit (*Tagebuch*) et les notes (*Notizbuch*¹¹). Ces deux sources lui servirent pour rédiger une série de sept articles pour *Forum* ; devant le succès, elle envisagea dès septembre 1964 une publication sous forme de livre qui parut en mai 1965 sous le titre : *Das grüne Licht der Steppen*¹² (*La Lumière verte des steppes*). Ce livre, qu'elle appelait elle-même son « journal de voyage » (*Reisetagebuch*), depuis longtemps épuisé, a été republié en 1998, dans une présentation nouvelle et accompagné d'extraits des journaux intimes. La nouvelle version comporte davantage de photos (quarante contre vingt-sept) prises par Thomas Billhardt pendant le voyage. L'édition de 1965, qui connut un grand succès¹³, mise d'ailleurs comme argument de vente choc sur la subjectivité du témoignage : sur la page de couverture, l'attention est accrochée – ironiquement – par un extrait de lettre de lecteur placé en bandeau :

« Une phrase en passant à propos du *Journal* de Brigitte Reimann : “Si elle avait raconté un peu plus de choses sur la Sibérie et un peu moins sur ses sentiments, le tout m'aurait paru plus sympathique.” »

-
11. Les deux documents se trouvent au Literaturzentrum de Neubrandenburg. Le journal, dont il existe un exemplaire dactylographié, peut être consulté sur place. On peut feuilleter aussi un album de photos constitué par Thomas Billhardt après le voyage.
 12. B. Reimann, *Das grüne Licht der Steppen*, Berlin (Ost), Neues Leben, 1965. Nouvelle édition : Berlin, Aufbau Taschenbuch, 1998, enrichie d'extraits de : *Alles schmeckt nach Abschied*, Aufbau, 1998.
 13. Édition épuisée, nous nous référons, sauf mention contraire, à celle de 1998.

Après ces remarques sur les conditions matérielles et politiques du voyage, se pose la question de l'horizon d'attente de l'écrivain. Que va-t-elle chercher en Sibérie, avec quels présupposés part-elle ? Brigitte Reimann donne une réponse à cette question dans la première note du journal de voyage ¹⁴ :

« Dans *Neues Deutschland*, j'ai trouvé un tas de chiffres, mais je ne puis plus avoir de respect pour les chiffres depuis que le mot *méga* fait partie de mon vocabulaire et je ne vois pas non plus la mer de Bratsk quand je lis qu'elle contient maintenant déjà 75 milliards de mètres-cube d'eau. Je dois toujours transposer le tout pour obtenir une notion de ce qui est *grand, rapide, moderne* (voyage moderne : de Berlin à Moscou – 2 000 kilomètres – nous en avons pour deux heures de voyage ; de Hoyerswerda à Berlin – 200 km – j'en ai pour deux heures de voiture). »

L'ingénuité qu'elle confesse vise à faire table rase des idées préconçues, à mettre l'écrivain dans la situation idéale avant le départ : celle de l'absence totale de préjugés, de représentations toutes faites, voire de connaissances précises, à l'inverse des membres de la délégation qui vont en Sibérie pour voir confirmées leurs certitudes. Il y a donc dès le départ un aspect délibérément provocateur dans ce journal, d'autant que Brigitte Reimann confirme par là qu'elle se refuse au rôle que la délégation veut lui faire jouer en l'invitant : faire fonction d'écrivain officiel. D'autre part, et cette réaction se répète tout au long du voyage, l'immensité de la Sibérie, l'avalanche de chiffres, provoquent un véritable vertige devant la démesure du pays semblant rendre impossibles les comparaisons. Mais la comparaison reste implicite et permanente avec la RDA et tourne toujours au désavantage de cette dernière : la Sibérie est le pays des « possibilités illimitées », la « nouvelle frontière » de l'URSS, la RDA apparaît en regard comme un pays petit, frileux, replié sur lui-même. Autant les Soviétiques au contact de la Sibérie deviennent courageux, généreux, sensibles et accueillants, autant les Allemands sont mesquins, hargneux et donnent une image déplorable de leur pays ¹⁵.

Il ne s'agit là que de l'horizon d'attente immédiat, en fait les préoccupations plus profondes de Brigitte Reimann tournent autour d'un autre concept : celui de l'« homme nouveau ». Cette notion

14. B. Reimann, *Das grüne Licht...*, *op. cit.*, p. 7-9.

15. « Ils [les membres de la délégation, J.B.] sont bornés et vulgaires et perdent toute dignité quand ils boivent. Ils transforment chaque fête en une beuverie à l'allemande, racontent des histoires paillardes et chantent des chansons idiotes. Et des gens comme ça sont dans le Conseil central ! » B. Reimann, *Alles schmeckt nach Abschied*, *op. cit.*, p. 68. Note du journal du 17 juillet, non reprise dans le livre.

avait surgi lors des débats du 6^e congrès du SED, mais les réactions des jeunes écrivains avaient été très négatives, car ils avaient quasi unanimement ressenti l'injonction du parti de participer à la création de cet homme nouveau comme une tentative de mise au pas ¹⁶. Le thème revient au centre des débats de la « II^e conférence de Bitterfeld » convoquée par la commission idéologique du bureau politique du SED et le ministère de la culture de la RDA les 24 et 25 avril 1964, à laquelle Brigitte Reimann participe ¹⁷. Le point de départ est le constat de la transformation de la société socialiste : l'introduction des sciences et des techniques dans la production a pour conséquence l'apparition d'un nouveau type humain, le technicien, l'ingénieur, qui remplacent l'ouvrier de choc des premières années du régime ; cet homme doit être novateur, planificateur, meneur d'hommes, capable de prendre des décisions, doté d'un haut niveau scientifique et technique et participant activement au développement de la société socialiste, conjuguant donc harmonieusement vie professionnelle et vie sociale et politique ¹⁸. Cette nouvelle figure fut effectivement reprise dans nombre d'œuvres littéraires des années 1960, à cette nuance près que les écrivains mettaient davantage l'accent sur les difficultés et les échecs de l'entreprise que sur son succès. Pour les idéologues du SED, la littérature a pour fonction impérative de participer à la création de cet homme nouveau. Dans son adresse inaugurale, le poète officiel du régime, Johannes R. Becher, fixe ainsi les tâches nouvelles ¹⁹ :

« Pour beaucoup d'hommes l'avenir a déjà commencé sans qu'ils le sachent et c'est pourquoi ils n'osent pas encore lever les yeux et apercevoir la perspective d'une ère socialiste de l'humanité. L'ancien meurt en eux jour après jour, le nouveau prend sa place et s'installe en eux pour toujours. Nous sommes appelés à faire avancer ce processus de transformation, à l'élargir et à l'approfondir en le rendant conscient et en l'enracinant jusque dans l'inconscient ²⁰. »

-
16. B. Reimann, *Ich bedaure nichts, Tagebücher 1955-1963*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1998, p. 276-282. La colère de B. Reimann était d'autant plus grande que W. Ulbricht l'avait ouvertement citée en exemple pour justifier ses positions.
 17. Appelée ainsi par référence à la première conférence de Bitterfeld. B. Reimann, *Alles schmeckt nach Abschied*, op. cit., p. 25-27 ; les notes du journal intime laissent supposer que Brigitte Reimann s'est toutefois moins intéressée aux thèmes abordés qu'aux querelles entre les écrivains.
 18. Sur ce sujet, voir Franziska Höpcke, *Wer schrieb Franziska Linkerhand*, op. cit., p. 141-143.
 19. « *Protokoll der zu der Ideologischen Kommission beim Politbüro der SED und dem Ministerium für Kultur am 24. und 25. April im Kulturpalast des Elektrochemischen Kombinats Bitterfeld abgehaltenen Konferenz* », Berlin, Dietz-Verlag, 1964.
 20. *Ibid.*, p. 5.

Le bilan officiel de la conférence précise :

« La construction de machines à calcul électroniques, la production en série dans le bâtiment, l'introduction de méthodes de production industrielles dans l'agriculture, animent les hommes, déterminent la vie de milliers de familles. Ici se déroulent aussi des processus sociaux profonds, ici se crée la communauté humaine socialiste. Ici se trouve une nouvelle source de poésie et de beauté ²¹. »

et met en garde :

« Dans la société socialiste, l'art ne peut plus se contenter de protester et d'accuser ; le pessimisme ne peut plus être le contenu fondamental de son message. L'artiste se transforme en un compagnon de lutte des ouvriers et des paysans, il pousse un cri, met en garde, et contribue à façonner l'œuvre difficile de la construction du socialisme ²². »

L'architecte Franziska Linkerhand est au départ une de ces héroïnes, mais au fil des années elle se chargera des doutes et du désespoir de son auteur, on peut dire que Franziska accompagne Brigitte Reimann en Sibérie. Rien d'étonnant à ce que le 7 juillet, quelques heures avant le départ, elle note dans son journal :

« Depuis que j'ai commencé le roman, je passe la plupart de mon temps, au lieu d'écrire, à courir les chemins, à conduire les discussions qui attendent ma Franziska ²³. »

Et, au moment, où elle visite la ville de Novossibirsk, impressionnée par ce qu'elle considère être un exemple de ville nouvelle socialiste, elle écrit : « Voilà la ville dont a rêvé la jeune fille de mon roman ²⁴. »

Passons maintenant au voyage lui-même. Il se déroule à un rythme effréné, Moscou les 7 et 9 juillet, Tselinograd et le Kazakhstan du 9 au 12, Novossibirsk les 13 et 14, Irkoutsk 14 et 15, Bratsk 16 et 17, retour à Irkoutsk le 18, retour à Moscou le 20. Le retour à Berlin le 20 n'est pas mentionné dans le livre, on ne trouve qu'une courte note dans le journal intime, rédigée pendant le vol. L'organisation officielle prévoit comme il se doit discours officiels, toasts, repas, visites de kolkhozes et d'usines, excursions : lac Baïkal, bords de l'Angara, le tout s'enchaînant sans aucun temps mort, les trajets en avion et en train sont pris sur le temps de sommeil. La délégation ne séjourne jamais plus de deux jours dans la même ville qui sert de point de départ pour des excursions en voiture. B. Reimann a regroupé dans le livre les principales étapes du

21. *Ibid.*, p. 33.

22. *Ibid.*, p. 35-36.

23. *Das grüne Licht der Steppen, op. cit.*, p. 10.

24. *Ibid.*, p. 65.

voyage en cinq chapitres : Hoyerswerda, Tselinograd, Novossibirsk, Irkoutsk, Bratsk. Les chapitres comprennent chacun une vingtaine de pages, seul le dernier est nettement plus long. On peut noter que le chapitre Hoyerswerda contient aussi les deux jours passés à Moscou, le séjour dans la capitale soviétique apparaît comme une transition, un tremplin vers la Sibérie. Brigitte Reimann y note les thèmes qu'elle développera par la suite et la comparaison avec le journal manuscrit montre qu'elle n'a pas édulcoré ses impressions mais a cherché au contraire à leur donner plus de vie en gardant la spontanéité du regard et de la réaction première.

Ainsi, dans le journal manuscrit figurent des notes prises pendant le discours de Sergueï Pavlov, secrétaire du comité central du Komsomol, qui prépare la délégation au voyage :

« Relations ont toujours été plus qu'amitié. "Aujourd'hui nous sommes jeunes, demain nous serons plus vieux, la pierre des fondations est de bonne qualité." Unité de la jeunesse du monde-Alliés pour la solution de tous les problèmes. »

Un discours officiel donc des plus convenus. Le journal de voyage ²⁵ relate également la réception au comité central du komsomol, mais dans une perspective résolument plus personnelle :

« Ce serait drôle de se balader maintenant à travers Moscou... Les réunions, j'en ai assez chez nous (et, hélas, de combien ne pourrait-on pas aussi bien se dispenser). Horreur des longs discours. Le soleil brille [...] »

Quant à Pavlov, ce sont son visage et sa personnalité qui intéressent l'auteur :

« [...] un visage très russe, large, animé, avec un drôle de nez en trompette et des sourcils noirs sous des cheveux blonds. Pavlov a trente-trois ans, c'est un politicien expérimenté et subtil. [...] J'ai remarqué qu'il avait tout de suite retenu les noms de nos délégués, qu'il parlait et plaisantait avec chacun et avait ses yeux partout. »

Ce mélange de sérieux et de décontraction la fascine. Le portrait de Pavlov est construit dans un but que la suite éclaire :

« J'ai vraiment bien fait de ne pas déserrer. Sergueï Pavlov a parlé plus de deux heures : du travail du komsomol à la campagne, dans les instituts économiques, dans la construction de l'industrie chimique. [...] »

Pendant qu'il parlait, je n'ai jamais eu l'image oppressante d'un gigantesque décor fait de chiffres de production devant lequel s'agitent, minuscules et superflus, quelques petits bonshommes. Il alliait toujours l'information exacte avec le récit d'histoires et de destins, et derrière la sobriété et l'engagement du rapport d'activité brillait l'enthousiasme de cette jeunesse qui part vers les steppes inhospitalières, quittant le confort des villes occidentales pour la

25. *Ibid.*, p. 16-20.

Sibérie, jusqu'au cercle polaire où il fait nuit pendant six mois, où ils logent dans des tentes et des wagons et ne peuvent avancer dans les tempêtes de neige et le vent glacial qu'en rampant ou en se tenant à une corde tendue. »

Ce premier portrait de dirigeant est en quelque sorte la matrice de tous ceux qui suivront car s'y enchaînent déjà tous les aspects essentiels développés au cours des rencontres ultérieures : les dirigeants ne sont que les porte-parole d'une épopée humaine, l'immensité des paysages soviétiques, la dureté des conditions matérielles marquent les hommes et leur donnent en retour une générosité, une maîtrise de soi qui est la marque d'une sérénité intérieure et qui se traduit par la modestie extrême de ses interlocuteurs. Après la visite de la centrale électrique d'Irkoutsk, elle note par exemple :

« Ce qui m'émeut le plus, c'est la dignité et la noblesse, la modestie amicale des savants ; chez eux nulle trace d'arrogance, de vouloir en imposer aux autres par leur savoir et de désir de gloire – ici, on ne cherche pas à devenir célèbre. Ils sont en vérité au service de leur peuple, avec une haute conscience de leur responsabilité ²⁶. »

La relation avec la nature est problématique puisque l'activité de tous les scientifiques, ingénieurs et techniciens rencontrés consiste à « exploiter » la nature et, dans le contexte des années 1960, cette exploitation est intense et particulièrement destructrice de l'environnement ²⁷. Pourtant il semble en lisant Brigitte Reimann que la lutte entre la nature et l'homme se traduise par une relation finalement apaisée, l'homme déploie ses possibilités sans limites et en retour reçoit de la nature la paix intérieure qui lui fait oublier ses souffrances ²⁸. Au début du séjour dans la steppe kazakhe, elle note en regardant les tracteurs d'un kolkhoze travailler dans la nuit :

26. *Das grüne Licht...*, *op. cit.*, p. 84.

27. On peut évidemment se moquer à bon compte de la naïveté de Brigitte Reimann sur ces questions. Visitant les environs d'Irkoutsk, elle note par exemple : « Les forêts représentent une richesse inépuisable » et reprend à son compte les déclarations du secrétaire du Parti de la région qui lui montre une bouteille remplie de pétrole : « Il jaillit de la terre dans l'état où on l'a mis en bouteille, et ainsi, à l'état brut, les conducteurs en remplissent leurs réservoirs et les ouvriers leurs motos », *Das grüne Licht...*, *op. cit.*, p. 91-92.

28. On trouve de multiples exemples, ainsi décrivant les conditions de vie éprouvantes des étudiants et enseignants d'un institut de recherche dans les environs de Tselinograd, elle conclut : « D'ailleurs ils n'en disent pas un mot ; ils parlent, les jeunes comme les vieux, avec une telle passion de leurs recherches qu'il me semblait qu'ils n'avaient tout simplement pas conscience de la difficulté de leurs conditions de vie : tout ceci ne signifie rien en comparaison de leur travail. Et ce dévouement sérieux et plein de zèle n'a rien à voir avec le romantisme fleur bleue. » *Das grüne Licht...*, *op. cit.*, p. 45.

« Brusquement je remarquai que je n'avais pas encore le mal du pays ; je me sentais aussi libérée de toutes sortes de doutes et de peurs que j'avais amenées ici. Si je devais un jour avoir quelque chose à oublier, alors j'émigrerais pour vivre ici, sous ce ciel d'une sérénité sublime, dans ce pays qui respire le calme, dans lequel on peut étendre ses membres sans se taper la tête quelque part ²⁹. »

Cette paix intérieure est contagieuse : B. Reimann semble avoir trouvé une seconde patrie, non pas tant par adhésion politique, mais parce que la Sibérie apparaît comme le lieu unique où se réalise cette fusion.

Une attention particulière doit être portée aux manifestations concrètes et symboliques du don. Le don apparaît d'abord sous forme ritualisée dans les réceptions d'accueil ou d'adieu de la délégation : toasts, discours, banderoles ³⁰, agrémentées par la coutume russe de la présentation du sel et du pain. Le don est l'expression d'une situation d'inégalité entre donateur et bénéficiaire ; signe d'allégeance pour celui qui donne, confirmation de sa puissance pour celui qui reçoit. Ici, c'est la délégation allemande qui reçoit des cadeaux, mais le voyage lui-même est un cadeau et la délégation confirme son allégeance en manifestant sans cesse sa gratitude. Elle sacrifie au rituel des discours de remerciements obligés et stéréotypés des visiteurs des « pays frères » dans la patrie du socialisme, pourtant le journal de voyage passe systématiquement sous silence les discours officiels. La gratitude envers l'Union soviétique s'exprime de façon plus personnelle. Après la visite de l'institut de physique nucléaire de Novossibirsk, sensible au mot d'ordre de l'« utilisation pacifique de l'énergie atomique », Brigitte Reimann écrit :

« Dans trois semaines, il y aura un an que l'accord sur l'arrêt des essais atomiques a été signé dans le palais du Kremlin, dix-huit ans après que la première bombe atomique a été jetée sur Hiroshima. Il y a peu de dates historiques qui se soient imprimées irrémédiablement dans ma mémoire... je n'oublierai jamais celles-ci : le 6 août 1945 et le 5 août 1963 ³¹. »

29. *Das grüne Licht...*, op. cit., p. 50.

30. *Ibid.*, p. 62 ; il s'agit de la seule photo représentant une tribune officielle avec portrait de Lénine et banderole de bienvenue. L'édition originale de 1965 ne contient aucune photo de ce type. Fidèle à ses principes, Thomas Billhardt photographie les membres de la délégation à leur insu (p. 131, 141), ou des paysans sibériens assistant de loin au départ de la délégation (p. 47). Son album personnel déposé à Neubrandenburg ne comprend non plus aucune photo officielle. L'échange de cadeaux entre délégations fait partie du cérémonial d'accueil, ainsi les Allemands reçoivent une plaquette du premier aluminium coulé dans l'usine de Bratsk, ce qui rappelle à Brigitte Reimann le premier morceau de lignite offert en cadeau par les ouvriers de Schwarze Pumpe. (*Das grüne Licht...*, op. cit., p. 97.)

31. *Ibid.*, p. 80.

On peut évidemment penser qu'elle s'est laissée convaincre par les discours officiels qui présentent à satiété l'Union soviétique comme une puissance pacifique. Mais, outre que l'émotion qui transparait est un gage de la sincérité et de l'authenticité de sa réaction, la juxtaposition des deux dates montre bien qu'elle intériorise l'événement et fait de la reconnaissance envers l'URSS une obligation morale.

Singulièrement, la Sibérie est déjà plus proche de l'idéal communiste, car elle apparaît comme un pays encore vierge, non corrompu par la bureaucratie et les querelles politiques :

« Ils habitent dans des tentes et des cabanes primitives ; l'hiver n'est plus loin. Ils travaillent dur, chassent et pêchent, seul l'avion relie leur village dans la taïga avec le monde. "Retourner vers l'Ouest ? À aucun prix. Ici nous sommes heureux : nous sommes des hommes libres." Bien loin des autorités administratives et des fauteuils de bureau, ils sont fiers et indépendants, conscients de leur valeur, comme les gens de Bratsk qui nous assurent : "Nous vivrons plus tôt dans le communisme que les gens de Moscou ³²." »

L'image exaltante des défricheurs donne à penser que l'immensité de la Sibérie, les prodigieuses ressources naturelles qu'elle « offre », sont en quelque sorte la récompense des « hommes nouveaux » soviétiques qui luttent dans des conditions prométhéennes pour les obtenir. La Sibérie est à la fois page blanche et terre promise et cette récompense est donc la marque de l'élection des éléments les plus dynamiques du peuple soviétique et finalement du pays tout entier. Brigitte Reimann retrouve dans son expérience sibérienne une adhésion spontanée et sentimentale à un socialisme non corrompu qui s'oppose à son expérience de la RDA ³³. Inversement, l'expérience traumatisante de la vie en RDA la conduit parfois à accepter naïvement les informations et prises de position des officiels sibériens. Une tendance très nette à la généralisation positive lui fait voir la Sibérie comme un pays intrinsèquement bon et déjà en marche vers le communisme et certaines des personnalités marquantes dont elle fait connaissance comme des incarnations de cet « homme nouveau » dont le 6^e congrès du SED avait fait son mot d'ordre.

32. *Ibid.*, p. 134.

33. Attitude parfois délibérée comme le montre une conversation avec le rédacteur en chef de *Forum* : « Je me suis mis d'accord avec Nahke [rédacteur en chef de *Forum*] sur cette forme plus intime [le journal de voyage, J.B.], nous pourrions alors – sous prétexte de naïveté – faire des cadeaux empoisonnés à certains bureaucrates » (in *Alles schmeckt nach Abschied*, *op. cit.*, p. 76-77).

Un premier aspect de cette idéalisation est l'importance de la science, des sciences appliquées et de la technique. Si le Kazakhstan reste essentiellement agricole, Novossibirsk, Irkoutsk et Bratsk sont déjà transformées par la science :

« Selon nos critères, c'est [Novossibirsk] une ville achevée, avec des complexes d'habitations, des bâtiments universitaires, des restaurants, cinémas et vingt instituts scientifiques. Dès la première minute, nous fûmes sensibles au rythme plus pressé de cette ville, à l'organisation précise : tout fonctionne de façon planifiée et ponctuelle, on ne fit pas de discours, les toasts portés étaient brefs, amicaux mais sans le chatolement de couleurs du Kazakhstan ³⁴. »

La science a pour caractéristique d'intervenir directement dans la vie des hommes pour l'améliorer ou la soulager. Ainsi, toujours à Novossibirsk, elle consacre plusieurs pages aux explications d'un dirigeant du komsomol qui conduit à l'université un programme de « sociologie mathématique ³⁵ » destiné, au moyen de sondages exploités ensuite par des machines, à analyser les désirs des jeunes en matière professionnelle, leurs représentations des différents métiers pour ensuite essayer d'influer sur leurs choix, le but final étant de revaloriser les métiers manuels et d'atténuer la coupure entre métiers manuels et intellectuels.

Le deuxième aspect est la jeunesse de tous ces scientifiques, leur modestie, l'absence de barrière et d'esprit de caste. À la faculté de physique de Novossibirsk :

« Le doyen a trente ans. Membre correspondant de l'académie des sciences, il dirige un laboratoire à l'institut de physique nucléaire ³⁶. »

Les instituts de Novossibirsk sont l'occasion de présenter une galerie de portraits de savants qui allient à des degrés divers toutes ces qualités et dont les déclarations rapportées sont autant de variations sur une idée essentielle : l'unité profonde, l'harmonie entre le scientifique, le citoyen engagé dans la politique et la morale de l'individu. L'intégrité morale semble d'ailleurs être le lot de tous ces Sibériens, tous ont à cœur de s'améliorer, de se dépasser et de servir le bien commun, quelle que soit la place qu'ils occupent. L'harmonie est aussi celle des générations, les scientifiques jeunes et plus âgés parlent le même langage et sont animés du même idéal ; de même la vie sociale est aussi harmonieuse, les problèmes de criminalité paraissent se régler par le dialogue et la persuasion ³⁷.

34. *Das grüne Licht...*, *op. cit.*, p. 60.

35. *Ibid.*, p. 60-65.

36. *Ibid.*, p. 67.

37. *Ibid.*, p. 107-111.

Parmi ces figures, il s'en détache certaines qui incarnent plus précisément l'homme nouveau. Il y a par exemple Nikara, la secrétaire à l'enseignement auprès du comité central du komsomol du Kazakhstan qui réunit en elle toutes ses qualités et se caractérise en outre par un dévouement total à son pays et à ses idéaux :

« Comme je l'ai notée là, elle me raconta son histoire en quelques phrases simples et quand je lui demandai quels étaient ses projets, elle me répondit avec le calme et le naturel qui caractérise tout son être, les moindres services qu'elle rend : "J'irai là où l'on a besoin de mon travail ³⁸." »

Mais le point culminant du voyage est la rencontre déjà annoncée à Moscou avec deux figures héroïques de l'aventure sibérienne :

« À Bratsk, nous ferons la connaissance d'Alexeï Martchouk – "un ingénieur capable et un homme délicat" – et de Boris Gaïnouline, un chef de brigade qui a fait une chute pendant son travail et est paralysé des deux jambes. "Regardez cet homme dans les yeux, ce n'est pas un infirme", a dit Pavlov ³⁹. »

Pavlov, Nikara, Martchouk et Gaïnouline. Il y a là une progression qui trouve son point d'orgue dans la rencontre entre ces deux « héros », progression évidemment voulue par les organisateurs du voyage. Les deux personnages dont parle Pavlov semblent être assez connus, mais Brigitte Reimann n'avait jamais entendu parler d'eux et le journal de voyage trahit une certaine inquiétude avant la rencontre :

« J'avoue mon scepticisme devant les légendes vivantes et le fait de distribuer à tout va les titres de héros et d'homme nouveau : lorsque j'ai entendu pour la première fois à Moscou parler de Martchouk et de Gaïnouline, j'ai noté avec une curiosité modérée : interview ⁴⁰. »

La rencontre avec Martchouk dépasse toute espérance car celui-ci incarne dans ses moindres aspects l'homme nouveau, en particulier parce qu'il se refuse par modestie à être considéré comme tel. Martchouk est ingénieur, chef de brigade, a travaillé entre autre dans des conditions très dures à la construction d'un barrage sur les flancs du Pamir et est aussi engagé dans la vie sociale et politique. Il est littéralement célèbre pour sa modestie et déclare d'emblée à l'intervieweuse : « Non, non, je ne parlerai pas de moi. C'est complètement inintéressant ⁴¹. »

38. *Ibid.*, p. 53.

39. *Ibid.*, p. 20-21.

40. *Ibid.*, p. 99.

41. *Ibid.*, p. 101.

Chanteur et poète, il a publié un disque qui l'a rendu célèbre, mais dit-il : « Ce disque me fait souffrir [...] Je préférerais être un bon ingénieur qu'un poète médiocre ⁴². »

Le personnage de Martchouk paraît presque trop beau pour être vrai. Brigitte Reimann ne met pas de frein à son enthousiasme, elle voit en lui l'illustration d'un idéal mais elle est surtout sensible au charme de l'homme, finalement amoureuse de lui et le décrit comme : « Le plus charmant des héros positifs ⁴³. »

Elle succombe au charme de Martchouk parce qu'il impressionne par son courage mais reste profondément humain et authentique et a le bonheur d'incarner presque à son corps défendant les idéaux socialistes. La rencontre suivante jette une ombre sur le tableau précédent. Autant Martchouk était un héros plus vrai que nature, autant Gaïnouline apparaît comme un homme brisé : il a pourtant suivi un parcours typique, né dans un milieu très modeste, il a été ouvrier forestier, tenté vraisemblablement un moment par la délinquance, il s'est régénéré par le travail et l'engagement pour le socialisme, et c'est alors qu'il dirigeait une brigade de travail chargée de faire sauter des rochers sur les rives de l'Angara qu'il a fait une chute. Depuis, il vit désormais en fauteuil roulant et ne peut plus quitter son domicile ⁴⁴. Alors que la vie de Martchouk paraît lumineuse au point que chacun de ses aspects peut être cité en exemple, celle de Gaïnouline est chargée de zones d'ombres, de non-dits qui sont tous sous le signe de la souffrance, souffrance physique et morale, dans ses rapports avec sa femme, sa mère et les autres. Brigitte Reimann est saisie par cette atmosphère étrange et pesante :

« Il sortit de la pièce dans son fauteuil pour aller chercher un album de photos et sa mère profita de son absence pour nous parler de la mauvaise santé, du moral souvent au plus bas de son fils ⁴⁵. »

Le drame de Gaïnouline est en fait de ne pas avoir toutes les qualités requises pour être un homme nouveau. Alors que dans cette Sibérie idyllique vouloir signifie pouvoir et que tous les scientifiques rencontrés jusqu'ici maîtrisent leur domaine de connaissances de façon souveraine au point qu'il leur suffit de vouloir apprendre pour savoir, Gaïnouline peine à se reconverter :

42. *Ibid.*, p. 103.

43. *Ibid.*, p. 123.

44. *Ibid.*, p. 118-119.

45. *Ibid.*, p. 119.

« Il nous montra ses livres de classe : il veut réussir le programme de l'école secondaire. Mais ce n'est pas un homme de livres, il apprend lentement et péniblement. »

Véritable Prométhée aux reins brisés, Gaïnouline ne peut plus être un homme d'action, et n'est donc plus d'aucune utilité pour ses camarades :

« Boris reste à la maison, devant la télévision, il écoute la radio, les gens de sa brigade de travail lui rendent visite [...] "Mais vous êtes aujourd'hui encore considéré comme le chef de la brigade", lui dis-je, peut-être pour lui redonner du courage, peut-être pour m'en redonner à moi-même ⁴⁶. »

Son infirmité l'empêche désormais de participer aux luttes communes, de se projeter dans l'avenir, d'être à l'avant-garde des innovations ; il appartient à une catégorie non prévue dans cette Sibérie, terre d'élection de l'homme nouveau, celle des laissés pour compte, des victimes. C'est pourquoi Brigitte Reimann sort littéralement abattue de cette visite :

« Hélas, je ne deviendrai jamais un bon interviewer... J'étais complètement démoralisée lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue et finalement je ne pus parler de tout cela qu'avec ma Nadia ⁴⁷ [l'interprète, J.B.]. »

En conclusion, nous pouvons dire que le journal de voyage en Sibérie de Brigitte Reimann apparaît comme un document aux prétentions et aux dimensions certes modestes, mais comme le tableau vivant et attachant d'un monde aujourd'hui disparu. Près de quarante ans après, il n'a rien perdu de son intérêt car il permet à travers le témoignage de son auteur de comprendre quels furent les enthousiasmes d'une génération pour qui l'idée de socialisme restait un rêve réalisable. Document aussi d'une période de transition dans l'histoire sociale et littéraire de la RDA, d'un certain « dégel » qui permit pour un temps à des écrivains de s'exprimer de façon relativement critique et spontané. Document enfin de la vie d'un auteur, d'une femme bien décidée à faire entendre sa voix et sa différence, engagée dans le roman auquel elle travaillera jusqu'à sa mort. Vue dans cette optique, *La Lumière verte des Steppes* apparaît bien comme un des rares rayons de lumière et de bonheur des dernières années de la vie de Brigitte Reimann.

*Université de Nantes,
Département d'allemand*

46. *Ibid.*, p. 120.

47. *Ibid.*, p. 122.